



Toshiaki Kozataï, *L'étranger, l'identité. Essai sur l'intégration culturelle*

(Paris, éd. Payot et Rivages, 2007 [orig. 2000], 240 pp., ISBN 2-228-89353-6)

par Jole Morgante

Le pivot conceptuel de l'essai est une notion d'étranger qui va à l'encontre de l'idée la plus courante : étranger est, selon Kozataï, celui qu'on veut considérer comme tel. C'est-à-dire que la qualité d'étranger n'est pas une donnée objective qui serait attachée à la personne, mais elle est déterminée par l'attitude de celui qui, au lieu d'accueillir, reste dans une position de distance sinon de méfiance.

L'autre notion centrale qui guide la réflexion proposée par Kozataï découle de ce renversement de perspective : l'idée de relation. C'est dans la relation à autrui que se définissent en dernière analyse non seulement les possibilités de l'action réciproque, mais aussi le statut de chacun et donc son identité. Les réalités culturelles étant le fruit d'une construction humaine, elles sont profondément liées aux mécanismes de l'interaction collective et aux choix qui les sous-tendent.

De telles prémisses déterminent le parcours de l'essai qui de la mise en question de l'élaboration de l'identité collective et en passant par l'analyse des mécanismes d'interaction entre groupes culturels discute certains lieux communs et automatismes de comportements collectifs pour proposer des aperçus différents aux problèmes du rapport à l'Autre.

Kozataï considère que la notion d'identité collective tient à un véritable mythe et que celui-ci est le résultat de la prétention à l'homogénéité culturelle du XIX^e siècle, homogénéité assurée par l'idée de race. Or si les études biologiques ont pu établir l'existence d'un certain nombre de types humains, il est évident que la notion de race tient par contre à "un système de catégorisation sociale établi en fonction de certains critères choisis de manière plus ou moins artificielle selon le but de la classification" (23). Il en est de même de l'ethnie qu'il faut en revanche considérer comme "une institution sociale mise en place progressivement" (27). Dans ce sens, elle a une valeur subjective et sert comme critère de distinction réciproque : un groupe humain s'identifie en tant que



groupe en se situant par rapport à d'autres groupes et donc en posant des frontières. Les facteurs qui déterminent ces distinctions (langue, religion...) dépendent surtout de circonstances historiques ou culturelles. C'est surtout la perception réciproque de la différence qui fait que les deux groupes se considèrent comme étrangers l'un à l'autre et non pas l'existence de différences objectives. Tout cela permet de dire que, loin de se fonder sur le partage de traits communs, l'identité d'un groupe est plutôt le fait d'un processus de distinction par rapport à d'autres groupes : elle est le résultat d'une relation à l'autre. A une conception de l'identité substantialiste s'oppose ainsi une conception relationnelle.

En d'autres termes, cette position, relationnelle et constructiviste, affirme que les propriétés qui apparaissent à nos yeux comme spécifiques à tel ou tel groupe sont produites par la réification de la relation (...) Ce qui est génétiquement premier, ce n'est pas l'identité propre, mais la dynamique d'identification. L'identité n'est en dernier ressort que ce à quoi les individus s'identifient, et rien d'autre que cela, même si cette identification ne se fait pas à partir du néant. (37)

Ainsi que le montre brillamment le développement de l'analyse, l'intérêt d'une telle approche est au moins double. Elle permet avant tout de relativiser les mécanismes d'opposition entre groupes : ceux-ci ne relèvent pas d'une différence de nature qu'on pourrait considérer comme insurmontable, mais ils sont le résultat de circonstances historiques, économiques ou politiques. Deuxièmement, l'identité n'étant plus considérée comme une nature mais comme un processus complexe, elle est en évolution continue et relève d'une adaptation progressive à la réalité. Si une telle réalité dynamique explique qu'on puisse adroitement manipuler l'élaboration de l'identité collective, de façon à amener un groupe vers des mécanismes d'opposition ou de refus politiquement ou culturellement orientés, il est vrai aussi que l'évolution de l'identité, tout en assurant le sens de continuité du groupe, permet à celui-ci de se modifier et de se renouveler. C'est entre mémoire et oubli que se réalise l'évolution identitaire.

C'est grâce à l'oubli partiel et partial que se réalise la construction de la mémoire collective [...] [elle] est un ensemble de savoirs conscients et inconscients qui s'apparentent plus à un processus ou à un mouvement dynamique qu'à un contenu figé ou à une structure statique. Structurée elle-même, la mémoire collective est également structurante dans la mesure où elle organise la vie mentale et confère une signification aux événements quotidiens. (137)

S'appuyant sur cette conception dynamique de l'identité collective, Kozataï propose de reconsidérer le concept d'acculturation : plutôt que définir l'effet du rapport de force entre groupes hétérogènes, il peut dire la possibilité d'ouverture à l'autre sans s'exposer au risque d'une perte identitaire. En effet, si l'identité est un processus et donc une réalité en devenir, l'accueil d'éléments étrangers peut se faire sans que le changement que ceux-ci produisent compromette la continuité du groupe. Le



changement rentre dans ce sens dans les phénomènes d'adaptations, tandis que l'acculturation (que Kozataï appelle volontaire et, ensuite, créative) devient réciproque. L'échange qui a lieu entre les deux groupes peut en effet se reconduire aux mécanismes d'interaction entre majorité et minorité selon lesquels bien que différente, l'influence est néanmoins réciproque. Si la majorité parvient à orienter le groupe de manière explicite, la minorité le fait de manière indirecte, mais non moins contraignante.

L'influence majoritaire exercée par le prestige, l'autorité ou le pouvoir coercitif provoque une adhésion aveugle et imitative, alors que l'influence minoritaire est plus à même de produire une innovation, car elle ne se réduit pas à la simple adoption du message envoyé par la source d'influence. (174)

La confrontation implicite activée par la présence du groupe minoritaire, puisqu'elle n'impose pas un renoncement à son propre point de vue, permet une réflexion plus articulée et peut ainsi amener à une évolution ultérieure qui est le fruit de l'adaptation à une nouvelle manière de percevoir la réalité.

Transposés dans la réalité des relations entre groupes ethniques, de tels mécanismes d'interaction permettent de comprendre que l'influence et la transformation réciproque peuvent se faire, et même de manière positive, quand les relations ne déclenchent pas des mécanismes de défense culturelle, mécanismes liés au risque ou plutôt à la peur de la perte d'identité. Pour que l'élément étranger soit intégré il faut donc que la conscience identitaire soit suffisamment forte : pour paradoxal que cela puisse paraître, il faut que l'autre soit perçu comme suffisamment distinct, culturellement éloigné. C'est en effet le peu de différence qui expose le plus au conflit, parce que, à ce moment-là, la distinction entre les groupes s'estompe compromettant le sens de continuité identitaire de chacun.

Enrichi par des exemples tirés de diverses réalités culturelles, le parcours proposé par Kozataï trouve une illustration plus ample dans l'analyse de la situation particulière du Japon où l'accueil favorable de l'élément étranger se fait dans un contexte de forte autonomie identitaire, si bien que l'ouverture ne compromet l'équilibre interne. Une preuve ultérieure que l'accueil de l'Autre peut se faire sans que le changement que cela va indubitablement provoquer soit perçu comme une perte, mais plutôt comme un enrichissement.

J'ai montré dans ce livre que l'acculturation pouvait se réaliser sans que la frontière identitaire, établie au moyen de quelques marqueurs symboliques, en fût affaiblie ou disparût, et que c'était justement le sentiment subjectif de maintien de la frontière identitaire qui permettait l'intégration des valeurs étrangères. (227)



Dans un monde où les mouvements de populations s'accélèrent de plus en plus, c'est la seule manière d'envisager les rapports entre les groupes ethniques dans la conscience que l'homogénéité culturelle, si jamais elle a existé, était le fruit d'une répression des minorités et d'une fiction collective.

Jole Morgante
Università degli Studi di Milano
jole.morgante@unimi.it